

Quelques mystères sur l'incroyable Château d'Enbas peut-être résolus !

Quelque pages inspirées par la visite du château faite le 16 octobre 2020 en compagnie de M. Magliocco, propriétaire, et Madame, ainsi que d'une délégation du Conseil communal de Broc emmenée par M. le Syndic Claude Cretton, à l'initiative de M. Willy Horner, historien de Broc



Pierre-Philippe Bugnard, historien

Les blasons des salles du Château d'Enbas (Broc)

Pierre-Philippe Bugnard
Historien
pbugnard@gmail.com



La grue des armes du Comté de Gruyère

Au XI^e siècle, un *gruarius*, c'est une fonction d'administration forestière (un *gruyer* est un surveillant de forêts dans *L'Encyclopédie*, volume V, 1755). C'est la charge qu'une famille seigneuriale résidant sur la haute vallée de la Sarine avait probablement obtenue depuis l'ancien royaume de Bourgogne. Cette famille prend alors le nom de sa fonction et le donne au bourg fortifié où elle érigera son château principal, attesté en 1244, *castrum Gruerie*, sur le site de la colline de Gruyères, à l'entrée de ses territoires (voir le site du Musée gruérien, Images parlantes, Fiche 9 : <https://musee-gruerien.ch/amis/des-images-parlantes/>).

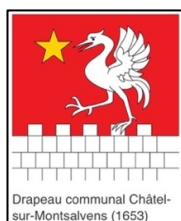
J'ignore pourquoi, ici, la grue regarde vers la droite, ce qui est inhabituel si l'on se réfère aux reproductions depuis le XVI^e siècle. Peut-être en direction du suzerain, les Comtes de Gruyère ?



Armes de la Baronnie de Montsalvens (Monsalvan, *Mons silvanus*)

Elles se distinguent de celles du Comté par une étoile d'or, ici sous le bec de la grue. Aux blasons des communes de Broc et de Montsalvens, l'étoile dorée figure «à dextre» selon la terminologie de l'héraldique - on représente le point de vue de la chose représentée -, donc devant le bec de la grue. Sur un pont pour Broc, sur une muraille pour Montsalvens.

Ce blason à fresque du Château d'Enbas est certainement la seule représentation encore visible, à Broc, des armes de l'ancienne baronnie, armes qui sont donc à l'origine de celles des deux communes actuelles de Broc et de Montsalvens.



D'autres communes de l'ancienne baronnie ont gardé l'étoile jaune d'origine : Morlon, Grandvillard, Lessoc (mais pas Estavannens, qui n'était pas comprise dans la baronnie)



Une bannière originale de Montsalvens (période non déterminée) est déposée au Musée d'art et d'histoire (n° 7772 de l'inventaire).

D'après : NAEF Henri, *Monsalvan*, Fribourg, Fragnière, Heimatschutz de la Gruyère, 1945, p. 11).

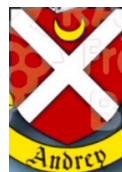
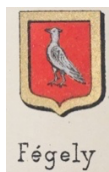
Aujourd'hui encore, il y a un Giron de sociétés de tir dit de Montsalvens dont le fanion arbore la grue à l'étoile (+ l'onde de la Sarine) de l'ancienne baronnie, ici par exemple pour la commune d'Enney (avec ses trois sapins).



Un blason bien mystérieux

Difficile de reconnaître un motif ou même une couleur, sauf sur la frise qui surmonte ce blason aveugle. S'agit-il des armoiries d'une des familles propriétaires depuis le XVII^e siècle, autre que les Gottrau, représentés dans une salle voisine ?

Fegely, Mossu, Andrey... impossible à dire. Qui ou quoi alors ? Peut-être le dernier châtelain des comtes, Christophe de Gruyère, ou alors le premier de l'ère fribourgeoise, dès 1555, Claude Favre (?).



Je pencherais plutôt pour le bailli de Gruyères Charles Fruyo (Frioud) qui de 1568 à 1573 fut propriétaire du château. La frise dont les couleurs sont encore visibles semble bien reproduire la série de trèfles sur fond jaune du blason de cette famille bourgeoise de Fribourg et le statut de bailli de Gruyères du propriétaire prêterait bien en faveur de l'hypothèse.



Blason des Gottrau

(avec les initiales des propriétaires Jérôme Gottrau et Marie Fruyo*, à la fin du XVI^e siècle)

Très abimée, on reconnaît ce qui pourrait correspondre à la structure du blason de cette ancienne famille patricienne de Fribourg.

* Qui n'est pas la fille du bailli Fruyo

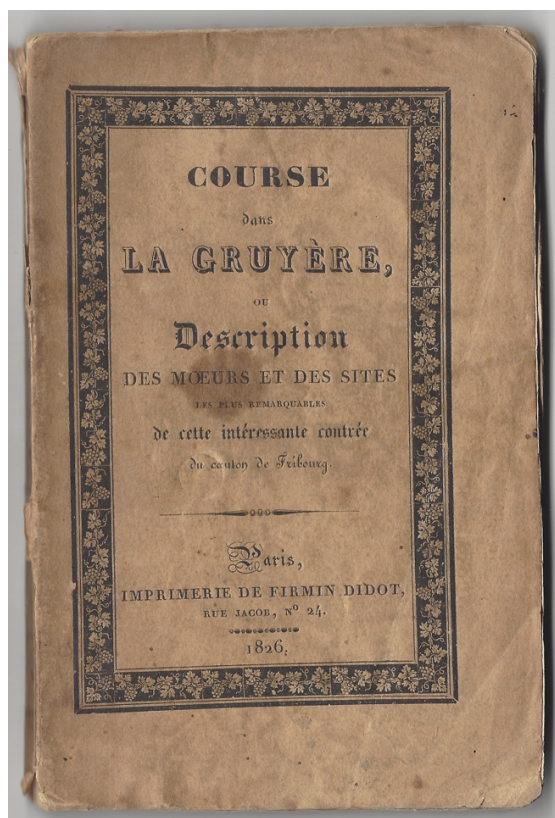
Les blasons présentés ici sont extraits de : Armorial du Canton de Fribourg, *Livre d'Or du Canton de Fribourg à la fin du XIX^e siècle*, Fribourg, 1898.



La tourelle du Château d'Enbas



VUE DU CHÂTEAU DE GRUYÈRE-ET DU MOLÉSON PRISE DU BROC.



Les plus vieilles représentations du Château d'Enbas ne font apparaître aucune échauguette ou tourelle. Ici, la gravure des années 1820 parue dans *Course dans la Gruyère* (...) de Hubert CHARLES (de Riaz), guide imprimé en 1826 à Paris.

D'après Hubert de Vevey (voir plus loin), il est probable qu'à l'origine, au XII^e siècle, le Château d'Enbas actuel ait été un château-tour (d'où la double structure intérieure). Ainsi, il reste plausible qu'une tourelle ait existé et qu'elle ait été démolie lorsqu'on a transformé le toit (à une époque indéterminée).

Il serait intéressant de connaître la raison qui a motivé l'édification (ou alors la reconstitution ?) d'une tourelle lors de la rénovation du château au début des années 1960, tourelle qui à ce moment-là, de toutes manières, n'existait pas. Le Service des monuments historiques a forcément dû être consulté pour donner son accord.

L'article "Montsalvens" dans le Dictionnaire historique de la Suisse (années 2013)

DICIONNAIRE
HISTORIQUE
DE LA SUISSE
DHS

Thèmes Personnes Familles Espaces & Lieux Multimédia Articles de A à Z

FR

DE FR IT

Montsalvens

Version du: 04.07.2013

Auteurs/Auteur: Jean-Claude Vial

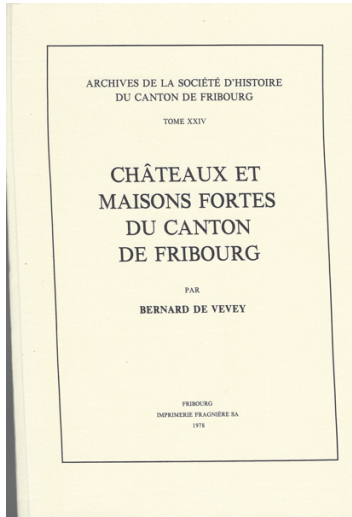
La seigneurie de M. appartient à la famille du même nom issue probablement des comtes de Gruyère, puis aux Gruyère. Le comte Rodolphe 1^{er} de Gruyère hérita de M. à la mort de Guillaume de M. en 1183. A partir de la seconde moitié du XIII^e s., elle fut toujours l'apanage d'un cadet ou même de l'aîné de la famille comtale avant que celui-ci ne succède à son père. Siège d'une des trois châtellenies (avec bannière militaire) du comté de Gruyère, la seigneurie comprenait la rive droite de la Sarine, des gorges de la Tine à la Jogne (sauf Estavannens) avec la vallée du Motélon, les Mortheys et une partie de Châtel-sur-M. Son château (auj. comm. Broc), attesté au XII^e s., surplombait les gorges de la Jogne, protégeait le comté d'invasions potentielles depuis le Jaun ou le lac Noir et permettait de contrôler Bulle et les seigneuries de Vuippens, Everdes et Corbières fréquemment en guerre avec les Gruyère. Pierre II de Gruyère reçut l'autorisation de Philippe 1^{er} de Savoie (1274) de renforcer la défense de M. par de vastes fortifications (descendant jusqu'à la Jogne) où se développa progressivement un bourg. En 1277, Fribourg, alliés aux seigneurs locaux, occupa le château et le donna en fief à Richard de Corbières de 1281 à 1283, date à laquelle il retourna aux Gruyère. Au XIV^e s., les seigneurs de M. s'installèrent dans la maison forte de Broc (Château d'en bas). En 1433, le bourg de M. avait disparu. Son château tomba bientôt en ruine (sa tour est encore visible). La châtellenie de M. fut rattachée au bailliage de Gruyère en 1555 lorsque Fribourg prit possession du comté (faillite de Michel de Gruyère).

Sources et bibliographie

Bibliographie

- B. de Vevey, Châteaux et maisons fortes du canton de Fribourg, 1978, 204-210
- R. Flückiger, Mittelalterliche Gründungsstädte zwischen Freiburg und Greyerz, 1984, 181-197
- P.-Ph. Bugnard, Broc, village de Gruyère, 1987

L'article "Broc" dans Châteaux et maisons fortes du Canton de Fribourg (1978)



52

VII. Broc

Il est possible que le château de Broc (appelé «château-d'en bas») fut primitivement un simple tour d'observation destinée à surveiller le passage de la Sarine. Il est situé sur une langue de rocher assez abrupte, promontoire formant, sur la rive droite de la Sarine, une presqu'île d'une dizaine de mètres de longueur. Un fossé, dont la partie sud est encore apparente, complétait le système de défense. Il n'y avait donc pas de remparts. Trop faible pour résister à un siège en règle, ses habitants étaient cependant à l'abri d'un coup de main.

C'est là que le passage de la Sarine est le plus aisé. L'ingénieur cantonal Amédée Gremaud avait pensé que le passage primitif - un pont de bois - devait être situé un peu en aval, là où le lit de la rivière, grâce à ses rives peu élevées, est d'un accès plus facile. Sur la rive gauche, on remarque en effet les traces d'un ancien chemin, ainsi que des vestiges de maçonnerie pouvant provenir d'un ouvrage de défense ou d'une culée de ce pont¹.

Le pont de pierre en dos d'âne qui a précédé le pont actuel a été construit en 1580 et fut l'objet d'une importante restauration en 1707. Le profil en long à dos d'âne fut supprimé en 1872-73, et le pont fut alors raccordé depuis son milieu, horizontalement, avec les deux rives. Il dessert actuellement la route cantonale de Bulle à Charmey et au col du Bruch.

Les écussons sculptés sur le parapet, au milieu du pont et portant le millésime 1580 (année de la construction) et 1707 (date de la première et grande restauration) ont été scellés à l'angle nord du château. Une troisième pierre avec écusson fédéral et cantonal et la date 1874-1875 fut placée au-dessus des autres. L'ancien parapet de pierre a été remplacé par une balustrade de fonte.

Par sa situation, le château de Broc paraît bien être un ouvrage avancé destiné à protéger la cité de Gruyères contre une attaque alémanique éventuelle venant de la vallée de la Jogne. En effet, toute cette vallée était fortifiée: Bellegarde et Charmey qui appartenaient aux sires de Corbières avaient chacun son château; puis dominant de défilé et la route de Bataille, Montsalvens, fief de la maison de Gruyère; en plaine, enfin, Broc, qui faisait partie de la bannière de Montsalvens tout comme la Tour-de-Trême

53

assurait la défense du comté contre l'évêque de Lausanne qui possédait Bulle. Il ne faut pas oublier que la Sarine formait limite entre les Burgondes et les Alémannes, ces derniers étant établis sur la rive droite de la rivière.

Quels furent les propriétaires du château de Broc? Il exista une famille noble de Broc du XI^e ou XII^e au XIV^e siècle. Il est même possible que cette famille ait été une branche des Gruyère². Broc faisait partie de la châtellenie et bannière de Montsalvens; il est vraisemblable que la famille de Broc a habité le château et assumé la garde du passage de la Sarine, mais on n'en a pas de preuve. Rodolphe de Broc qui vivait dans la première moitié du XIV^e siècle était déjà mort en 1340 et paraît avoir été le dernier de sa famille: Broc fit alors retour à la couronne comtale. Le 19 septembre 1366, Jean 1^{er}, comte de Gruyère et seigneur de Montsalvens, donna à ses neveux Rodolphe et Jean, fils du comte Pierre IV, ses châteaux de Montsalvens et d'Oex (Château-d'Oex) et sa maison de Broc, avec toutes leurs dépendances, s'en réservant cependant la jouissance sa vie durant³. Cette donation à cause de mort fut ratifiée par le suzerain Amédée VI, comte de Savoie⁴. Enfin, Jean de Montsalvens confirma encore cette donation dans son testament du 29 avril 1368⁵. Il est à remarquer que dans les deux premiers actes il est question de sa maison de Broc, tandis que dans son testament, Jean de Montsalvens parle de sa maison forte (domus fortis). Il n'y a donc pas de doute qu'il s'agit bien de notre «château-d'en bas». Au surplus, les indomines de Montsalvens de 1516 (soit la liste des propriétés du seigneur et des droits relevant de Montsalvens)⁶ mentionnent le vieux château de Montsalvens, par quoi il faut évidemment entendre le château de Montsalvens lui-même, ainsi que la maison forte du seigneur et sa grange situées à Brocht, du côté de l'église, bornées du côté du vent par la Sarine, à l'orient et à l'occident par les pâturages communs et au nord par la route publique qui va en Fulet. On reconnaît bien ainsi la situation de notre château.

Broc, comme toute la seigneurie de Montsalvens, fut englobé dans la faillite du comte Michel. Quand LL. EE. vendirent l'actif de la faillite qu'elles ne voulaient pas conserver, le château de Broc fut adjugé, aux enchères publiques, le 1^{er} février 1557, à Frantz Ruffieux, de Broc, pour le prix de 4760 florins. Un peu plus tard, il devint la propriété de Charles Fruyo, de Fribourg, bailli de Gruyères de 1568 à 1573, et vers la fin du XVI^e siècle, de la famille Gottrau par le mariage de Marie Fruyo, fille de Hans, avec Jérôme Gottrau, fils du trésorier Nicolas Gottrau. En 1835,

Catherine de Fégely, née de Gottrau de Pensier, pensionnaire au couvent de Montorge, vendit le château avec toutes ses dépendances à Jean-Joseph Andrey, de Broc, pour le prix de 20 000 francs, dont 10 000 pour une parcelle de la forêt de Bouleyres. Depuis lors, le château changea encore quelques fois de propriétaire.

Alors que l'avoyer François-Prosper Gottrau héritait de son père Jérôme le «château-d'en bas», en 1641, un autre fils, François-Charles, bâtissait dans la partie supérieure du village le «château-d'en haut», dont la porte d'entrée est surmontée des armes de la famille Gottrau, avec la date de 1649. C'est ainsi que s'explique ce nom assez insolite de «château-d'en bas» donné à notre château.

Ce château est un quadrilatère irrégulier et massif, de 13 et 14 mètres de largeur sur 17,70 et 20 mètres de longueur; les murs ont une épaisseur de 1,50 à 2 m.; ils sont composés d'un bétonnage grossier qui paraît bien antérieur au XIV^e siècle. Le bâtiment est divisé en deux parties par un mur de refend ayant la même épaisseur que les façades. La partie ouest, d'un aspect plus régulier, semble la moins ancienne. Il est probable qu'elle aura été accolée à la construction primitive par les comtes de Gruyère ou les sires de Montsalvens: ce qui paraît le démontrer, c'est l'écusson de Gruyère qui surmonte la porte d'entrée. La toiture est vaste, à quatre pans: avant 1840, elle était à deux pans, avec pignons.

Au second étage se trouve une grande salle, divisée en deux parties par une cloison de planches; primitivement, elle occupait toute la largeur du bâtiment, côté Sarine. Cette salle contient une grande cheminée sur le manteau de laquelle le nouveau propriétaire Jérôme Gottrau a fait figurer ses armes et celles de sa femme, Marie Fruyo, avec le millésime 1596, probablement à l'occasion de réparations. Le plafond est à poutres apparentes peintes en brun-rouge. A côté de cette grande salle et séparée d'elle par le mur de refend, se trouve une autre salle, où il y avait aussi une cheminée, mais dont le manteau a été enlevé; ici, le plafond est à caissons. Les murs de cette seconde salle sont recouverts, jusqu'à mi-hauteur, d'une boiserie sculptée.

Dans une salle du premier étage, avec plafond également à caissons, se trouve un poêle de molasse aux armes Gottrau, avec la date de 1735.

Dans la façade nord se trouvait jadis une entrée qui fut murée en 1873, lors de la restauration du pont. Nous avons déjà dit que la toiture était primitivement à deux pans avec pignons, donc une toiture

romane typique: elle a été transformée en toiture à quatre pans par Jean-Joseph Andrey après 1840, et c'est ainsi que nous la voyons aujourd'hui.

Le Musée Gruyérien, à Bulle, possédait un dessin de François Bonnet, représentant le château et le pont de Broc. MM. Henri Naef et Henri Gremaud, conservateurs de ce musée, le dataient de 1847, parce qu'il faisait partie d'un cahier de dessins dont plusieurs portaient le millésime 1847. Mais il semble bien antérieur à cette date, car sur la lithographie de Johann Friedrich Wagner, publiée en 1841, l'échauguette, dont nous reparlerons, ne figure pas. D'autre part, Bonnet séjourna à Rome de 1843 à 1848 et ne s'établit à Lausanne qu'en 1848. Il est vrai qu'il fit un assez bref séjour en Suisse au cours des années 1830-31. Ce fut alors, vraisemblablement, qu'il exécuta une série de croquis, comme il en avait l'habitude, sur de petits carnets qu'il portait toujours sur lui; il a pu, dans la suite, relever ces croquis en des dessins mieux finis.

A première vue, le dessin de Bonnet paraît fidèle au modèle. Le toit est à deux pans, deux groupes de fenêtres jumelées romanes - nettement du XII^e siècle - s'ouvrent sur la façade. Une échauguette circulaire est accolée à la façade orientale ou à l'angle nord-est du bâtiment, à hauteur du dernier étage. Cette tourelle a-t-elle réellement existé? Ou Bonnet a-t-il «poétisé»? On ne le sait: elle aurait pu être démolie lors de la transformation du toit.

Ce dessin de Bonnet confirmerait donc notre opinion que nous nous trouvons ici en présence d'un château-tour du XII^e siècle, mais qui a subi dans la suite des temps de nombreuses transformations.

Les quelques représentations du château de Broc antérieures à 1840 (soit à la lithographie de Wagner) n'ont aucune trace de l'échauguette du dessin de Bonnet.

Le château a été acquis dernièrement par un industriel italien qui en a, fort heureusement, entrepris la restauration, en même temps que l'on redonnait au pont sur la Sarine son ancienne silhouette en dos d'âne. Le nouveau propriétaire, bien intentionné, a cru bon de donner une tour à son château; on peut se demander ce que vient faire maintenant cette tourelle en «cheminée d'usine» qui perce le pan nord du toit, et d'où est venue l'idée de la construire ainsi! Peut-être a-t-on mal interprété la vue publiée dans le *Fribourg artistique*? La couleur blanche du bâtiment surprend aussi, mais elle se patinera rapidement.

Everde Bulle

Tourelle

1?

←

¹ FA 1901 pl. III.

² *Turincus* de Broc est l'un des témoins de la Pancarte de Rougemont de 1115. J.-J. Hisely cite encore Hugo de Broch, frère de *Vilermus*, miles, vers 1160, *Willemus* de Broc en 1290, *nobilis vir Rodolphus de Broc* en 1328, sans donner ses sources (MDR IX p. 86). Ajoutons encore *dominus Borchardus dominus de Broch* en 1327 (MDR XXII p. 94 N° 78), *Johannodus de Broch, domicellus de Grueria* en 1346 (MDR XXII p. 482 N° 223). Le prénom Rodolphe est encore en vie en 1300 (MDR XXII p. 443 N° 117), mais en janvier 1340, il était mort, car il était alors question de ses héritiers (MDR XXII p. 469 N° 194). Il semble que ce Rodolphe de Broc fut le dernier de sa famille (ses héritiers étaient alors peut-être en ligne féminine?) et que Broc fit alors retour à la couronne comtale. Il ne serait pas impossible que cette famille de Broc soit la descendance de Pierre de Montsalvens, dont la mère était Juliane de Glâne. Ce Pierre de Montsalvens avait un fils du nom de Guillaume, qui pourrait bien être *Vilermus* cité plus haut. Ce Pierre de Montsalvens est aussi appelé Pierre de Gruyère. En tout état de cause, il paraît bien que les seigneurs de Montsalvens habitaient Broc, alors que Montsalvens n'était qu'une forteresse.

³ MDR XXII p. 178 N° 124.

⁴ MDR XXII p. 183 N° 128.

⁵ MDR XXII p. 185 N° 129.

⁶ MDR XXIII p. 217 N° 290.

⁷ FA 1901 pl. III.

⁸ Voir **Auguste Majeux** *Souvenirs de la Gruyère*, Fribourg 1856, page de titre; **Hubert Charles Course** dans *la Gruyère*, Paris 1826, réédité à Bulle en 1971, litho d'auteur inconnu; enfin une aquarelle attribuée au «Dr Ardieu», du début du XIX^e siècle: ce Dr Ardieu pourrait être François-Louis-Hubert Ardieu, docteur en médecine, né en 1787, médecin des mines de mercure d'Ildria (Italie), au service de France (Musée gruérien, Bulle).

⁹ Voir FA 1899 pl. XXII et 1901 pl. III.

Salles

Armes

Quelques photos prises lors de la visite du Château d'Enbas avec M. Magliocco, propriétaire, et Madame



Quelques fiches du Musée gruérien en ligne relatives à Broc et Montsalvens

Les originaux et toutes les autres fiches (24) sont là : <https://musee-gruerien.ch/amis/des-images-parlantes/>

Fiche 2. L'histoire d'un village vu d'en haut et de face



Broc depuis le sommet
de la Dent de Broc
(Photo P.-Ph. Bugnard, 2019)

Repérez d'abord le chalet des Grosses Ciernes, (n° 1a). Les Petites Ciernes sont à droite (n° 1b). Une *cierne*, c'est un pâturage de montagne gagné en défrichant la forêt. *Cierne* vient du latin *circinare* «faire un cercle, une clairière». On a défriché partout où la pente permettait à une vache de brouter. Tout le reste a été laissé en forêt, en *joux*, du gaulois *juris*, «bois de montagne». Ainsi, au Mont de Joux (n° 2), au-dessus du Pré de Joux, un *pré* étant une zone d'herbe à faucher (et non à brouter) pour les foins à donner au bétail l'hiver.

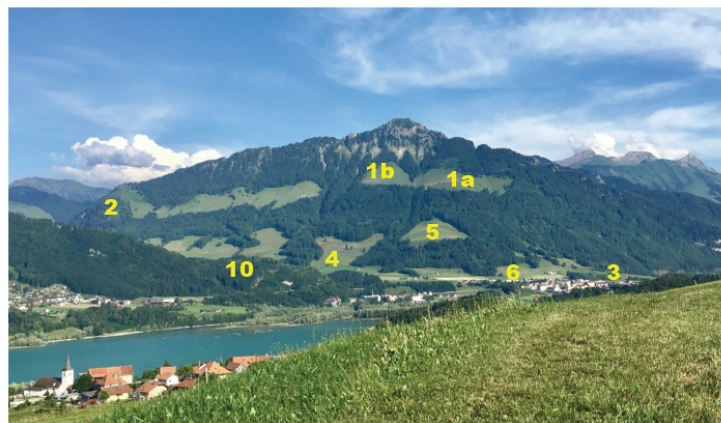
Du sommet de la montagne, on voit comment vivait tout un village

On a donc avec des *joux*, des *prés* et des *ciernes*, du bois, du lait, du fromage... et de la viande, grâce aux vaches et à la mise en valeur de l'herbe, à toutes les altitudes. Les *Eterpaz* (au n° 3), le long de la Sarine, c'est aussi une zone gagnée sur la forêt, du latin *extirpare* «ôter les racines». À côté, il y a un lieu appelé les *Marches*. Un mot provenant du francique *marisk* qui a donné *marèche* «terrain humide, marécageux». C'est là qu'on prend les roseaux pour la vannerie. Juste au-dessus, il y a un terrain appelé la *Che-neveirette*, du latin *cannabis* «chanvre», une plante qui sert à tresser les cordes.

Entre les pâturages de montagne et le village, il y a la zone des *Gîtes* (n°4), depuis la Grosse Gîte jusqu'aux Gîtes de Joux et d'Avau. C'est là qu'on conduit les troupeaux avant l'inalpe et après la désalpe. On s'arrête aussi, dans chaque sens, aux Plains (n° 5), un pâturage «en replat». Pendant l'hiver, le bétail est nourri avec les foins provenant de zones fauchées comme Praz Possy (n° 6) ou *Prés* de Joux, déjà repéré, tandis que les cultures sont protégées des parcours du bétail par des murets, comme au *Clos* Tena, du latin *clausu* «fermé», juste à côté. Il y a ensuite des zones réservées au blé, clôturées, comme à la *Fin*-derrey ou à la *Fin* de Jogne (n° 7), du latin *finis* «limite, clôture». Elles sont situées **Au Broc**, du latin *brocc(h)us* «proéminent, promontoire», ainsi qu'aux *Agès*, du latin *alveus* «creux» (n° 8). Et ainsi, on a le pain. Un pain obtenu en passant aux *Moulins*, au lieu dit à *L'Essert* (n° 9), du latin *exsartum* «défriché». Et on dispose encore de la *Sarine* «rivière forte» et de la *Jogne* «rivière froide», appellations d'origine celtique, pour avoir du poisson.

Les bois de la Dent de Broc, appelée Vanel des Ciernes au 18^e siècle, constituaient les **Communs**, c'est-à-dire une zone où les petits paysans-éleveurs non propriétaires pouvaient conduire leur bétail. Les Ciernes de Broc étaient alors propriété du prince de Diesbach, de Fribourg, avant de passer à la veuve Montenach, d'une autre famille patricienne de la ville. Vues d'en bas, les Ciernes de Broc ressemblent à deux formes bien rondes. Lorsque la neige commençait à y fondre, les Brocois disaient en riant : «Les fesses de la Montenach sont sèches, le printemps arrive !» Les pâturages brocois sont passés de 174 vaches en 1766 à 257 en 1972. Depuis 1898, le lait est livré à *Cailler* (n° 9) qui devient très vite, selon le préfet de la Gruyère, «la plus grande fabrique de chocolat du monde». Ainsi, grâce aux prés, aux gîtes, aux ciernes, aux chalets d'alpage, à leurs armailis et à leurs vaches, ainsi qu'aux ouvrières et ouvriers de fabrique... on a désormais aussi du lait en poudre et même... du chocolat !

À droite, dans la petite cierne contournée par la route qui monte à Charmey (n° 10), tu peux apercevoir le chalet de *Bataille* (du vieux français *bastille* «fortification»), placé juste au-dessous de l'ancien bourg de **Montsalvens** (du latin *mons silvanus* «proéminence forestière»). Autour, il y a un pré appelé *Dévin* (du latin *defensum* «réservé -au seigneur»). Au 14^e siècle, les Comtes de Gruyère avaient construit là une petite cité fortifiée, un bourg avec château et remparts barrant la vallée aux invasions en provenance de la Seigneurie de Corbières, qui possédait alors Charmey, ou des Bernois. Ces derniers mettront fin à la brève existence de Montsalvens par un raid dévastateur, en 1407.



Les pentes de la Dent de Broc vues de face, depuis Morlon (Photo P.-Ph. Bugnard, 2019)

Source : BUGNARD, Pierre-Philippe, *Broc, village de Gruyère*, Sierre, Monographic-Mémoire vivante, 1987.

Fiche 3. Quand la Gruyère avait dix «villes» !



Photos 1-4, P.-Ph. Bugnard, années 2000. Photo 5, extrait du bandeau de la page d'ouverture du site de l'Association de l'Île d'Ogoz.

La Gruyère du 14^e siècle se voit encore, très transformée

On peut repérer aujourd'hui encore des éléments importants de la Gruyère du temps des comtes, non seulement dans les noms de lieu (**Fiches 1, 2**), mais surtout à partir de châteaux conservés ou de ruines d'anciens bourgs fortifiés des 13^e et 14^e siècles.

Jusqu'au milieu du 16^e siècle, le cœur du comté de **Gruyère** -sans "s"- c'est le château et bourg de **Gruyères** -avec un "s"- (**Fiche 13**). C'est le seul bourg fortifié conservé (n° 4), même s'il a été très transformé au cours des siècles (**Fiche 12**). Une plus petite seigneurie, la baronnie de **Montsalvens** (n° 2), en dépendait directement, avec son bourg-château au-dessus de Broc, souvent confiée à un fils cadet du comte. Ce *castrum* -château et bourg adjacent- protégeait le flanc nord-est du comté en barrant la vallée de la Jogne vassale (dépendante), elle, des seigneurs de **Corbières**, avant que ceux-ci n'entrent dans le comté, au 15^e siècle. Leur château se voit encore sur le promontoire où s'élevait le second bourg fortifié édifié par les seigneurs de Corbières, devenu le village actuel. Quant au bourg de Montsalvens, il a été abandonné après les saccages d'un raid bernois, en 1407.

Sur les dix bourgs fortifiés du 14^e siècle, un a donc complètement disparu -**Corbières I**-, trois sont en ruines -**Montsalvens, Ogoz et Illens** (ce dernier dans le district actuel de la Sarine)-, quatre se sont transformés en villages -**Vaulruz, Vuippens, La Tour, Corbières II**-. Seuls Gruyères et Bulle -à la rigueur- se sont maintenus : Gruyères, avec ses remparts -et c'est bien le seul- comme siège d'un baillage puis comme site médiéval protégé, ainsi que Bulle -mais sans ses remparts et ses portes détruits lors de l'incendie de 1805-, comme centre économique de la région et chef-lieu du district depuis 1847 (**Fiche 6**).

Sur son rocher, le château de **La Tour-de-Trême** (n° 1) -dont il ne reste que la tour, alors que le bourg a été reconstruit après l'incendie général de 1832-, formait le poste avancé du comté de Gruyère au nord. Au-delà de la Trême qui marquait la frontière, il y a donc **Bulle**. Et sur le flanc sud de cet ancien bourg fortifié se dresse toujours le puissant «donjon savoyard» -un carré à trois échauguettes et une grande tour- des évêques de Lausanne. On y voit encore l'escalier extérieur en bois permettant d'accéder à la porte de la grande tour, à 9 m de hauteur, et auquel on aurait bouté le feu en cas d'attaque (n° 3)-. Les cités de Gruyères et de Bulle étaient en concurrence pour leurs marchés, sans toutefois qu'il n'y ait jamais eu de conflit armé entre ces deux vassales d'un même suzerain, la Savoie, leurs systèmes défensifs respectifs ayant par ailleurs certainement fait dissuasion.

Au 14^e siècle, il y avait donc là une série importante -la plus grande densité sur le plateau suisse- de petites «villes» pourvues de droits, certaines dotées d'un marché. Même transformées en village au cours des siècles, l'une ou l'autre ont gardé leur «Hôtel de Ville» comme **Vaulruz** -qui était au 14^e siècle le plus long bourg de la Suisse romande actuelle, sur sa colline- ou **La Tour-de-Trême**. **Vuippens** a conservé le plan de son ancien bourg, avec, transformés en résidences, ces deux châteaux.

Sans oublier les ruines les plus connues de la Gruyère actuelle : celles de l'**Île d'Ogoz** (n° 5) -qui était un promontoire avant le lac artificiel de 1947- où les seigneurs locaux avaient érigé un bourg fortifié doté d'un château dont il ne reste que les deux tours quasi jumelles, ce qui est rare, petite cité peu à peu abandonnée dans la deuxième moitié du 14^e siècle.

Source : FLÜCKIGER Roland, *Mittelalterliche Gründungstädte zwischen Freiburg und Greyerz. Als Beispiel einer überfüllten Städtelandschaft im Hochmittelalter*, Freiburg, DGFVKF, Universitätsverlag, 1984.

Fiche 5. Ouvrières et ouvriers chocolatiers à Broc en 1910



Salle de pliage (1913)

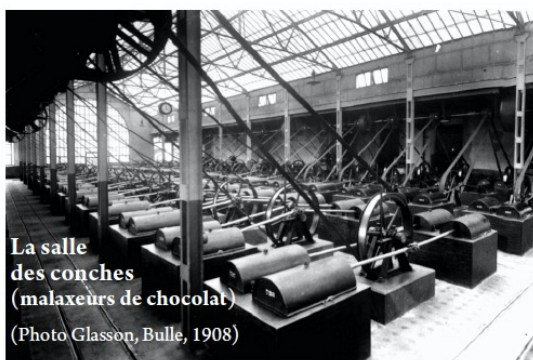
Filles ou femmes d'ouvriers, orphelines embrigadées à bas salaires. Toutes doivent sacrifier à l'éthique de l'atelier: discipline, tenue, ordre, propreté... (Coll. G. Favre, Broc)

La seule «grosse industrie» du canton

Au printemps 1898, les ateliers sortent de terre et les premiers kilos de chocolat sont livrés pour Noël. Après le terrible incendie qui le détruisit à 90 % en 1890, le village de Broc connaît un boom démographique : sa population passe de 450 à 2'163 habitants entre 1898 et 1920.

La première idée de Cailler est d'implanter son usine à Bulle, ville reliée depuis 1868 au réseau ferré helvétique. Le site de Broc l'emportera : scierie pour les caisses, énergie hydro-électrique sur la Jogne, proximité des producteurs de lait...

Hormis les tentatives de la ville de Fribourg sur la plateau de Pérolles dans les années 1870, c'est la seule expérience de «grosse industrie», comme on disait, avant les années 1960. Dans un canton de tradition rurale, on redoutait les conséquences «funestes» de l'industrialisation : la prolétarianisation (les paysans devenant salariés d'un patron), le recul de la pratique religieuse, le syndicalisme, le socialisme...



La salle des conches (malaxeurs de chocolat)

(Photo Glasson, Bulle, 1908)

Une condition ouvrière pionnière

Avant que l'État-Providence ne prenne en charge les coûts de la santé et n'assure les vieux jours de la population, c'est au patron de garantir le social. Dès 1900, les ouvriers brocois peuvent cotiser aux caisses de l'entreprise (maladie, compensation militaire, prévoyance-retraite), consulter gratuitement le médecin pendant les heures de travail, bénéficier d'allocations de naissance ou d'indemnités de décès.

Il y a même le samedi après-midi congé payé ! Une vingtaine de familles ouvrières louent dès 1905 une petite maison jumelée avec jardin, aux abords du village. Mais pas question de revendiquer : l'obéissance au patron qui pourvoit au nécessaire de ses employés doit rester absolue et la moralité de l'ouvrier sans reproche.



Dès 1907, la fabrique prendra l'allure qu'elle conservera dans les grandes lignes jusqu'aux années 1960 (Carte postale. Librairie Ch. Morel, Bulle, 1916)

Jusqu'à 1796 ouvriers

76 ouvriers en 1898, 630 en 1901, 1250 en 1910, 1796 ouvriers en 1920 (maximum)... 473 en 1945, à la démobilisation. À la sortie de l'usine, vers 1920, le flot de vélos était si dense qu'il devenait impossible de traverser la rue principale du village pendant au moins dix minutes. Les effectifs remontent à 1200 en 1963, pour se retrouver en 1997 à 400 personnes (plus 50 à 100 temporaires). Mais avec une production quintuplée par rapport à 1910-1920. Grâce à la mécanisation et à l'automatisation, on produit avec quatre fois moins de main-d'œuvre... cinq fois plus !

Source : BUGNARD, Pierre-Philippe, La fabrique de chocolat Cailler à Broc, *Annales fribourgeoises*, LXIV, 2001, pp. 149-163.

La dure condition ouvrière de la famille d'un chocolatier en 1908

La semaine est encore de 55 heures en 1914 (64 heures en 1900). Beaucoup font les trajets à pied, depuis leur village, bûcheronnent, soignent leur bétail, «à côté». Au retour de l'atelier, les ouvrières ont à assumer les lourdes tâches ménagères.

Le patron, lui, réside à distance, à la villa. Il y mène une vie privée discrète, fréquente le grand monde, ce qui ne l'empêche pas, au détour d'une pause, de s'entretenir en patois avec un groupe d'ouvriers. En 1908, une famille ouvrière de sept personnes dispose d'un budget de 3'407 frs pour vivre, y compris 500 frs à verser pour l'amortissement de la dette de la maison, alors que le salaire du père se monte à 1'035 frs. Quatre enfants, âgés de 18 à 24 ans, travaillent en atelier pour que la famille parvienne à nouer les deux bouts. La mère fait encore 50 journées de blanchissage et raccommodage à 2 frs, en plus de son propre ménage. Seule la cadette, âgée alors de 10 ans, n'est pas en fabrique. Le fils et la fille aînée (27 et 25 ans) ont pu se marier et s'établir. La deuxième fille est entrée au couvent, tandis que la troisième (18 ans) est emportée par la tuberculose. Déjà, la famille avait perdu un huitième enfant à l'âge de deux mois.

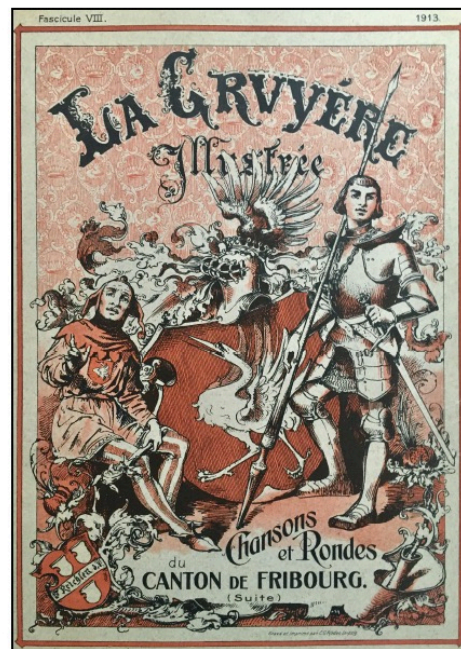
Fiche 21v°

La plus répandue, *Le Vieux Chalet*

C'est à pied à travers la forêt de Châtillon, entre Fribourg et l'école normale d'Hauterive, que l'abbé échafaude le thème de ce qui deviendra «une mélodie au timbre éternel», selon Gustave Doret. *Le Vieux Chalet* paraît en 1911 dans *Nos Chansons*. Elle fera le tour de monde. En trois couplets d'une simplicité émouvante, le beau chalet de l'armailli Jean éploré est emporté par la neige et les rochers. Le fameux 4^e couplet du chalet reconstruit plus beau qu'avant, viendra d'un vieil armailli gruérien : « *Monsieur l'abbé, chez nous, quand un chalet est détruit, on le reconstruit !* » Mais aussi d'un chalet détruit sur les flancs de la Dent de Broc qu'enfant déjà l'abbé voyait en montant à Cerniat, en face des ruines médiévales de Montsalvens, ... jamais reconstruit.

L'abbé en proie à la critique doit se justifier : « *La musique est de moi. On chercherait en vain quelque chose d'approchant dans le répertoire populaire.* » Il ajoutera : « *Cette oeuvrette n'a assurément aucune prétention. Le manuscrit presque indéchiffrable me tombe sous les yeux ; j'y ajoute des paroles et le chant naît, plus ou moins viable.* » Il sera viable, traduit en une vingtaine de langues. « *Dans une communion d'esprit avec le "Ranz des Vaches" dont le thème est repris à l'envers, le triomphe de ce chant s'explique par le contexte historique* », explique le biographe de l'abbé, Patrice Borcard. Le thème universel de la victoire contre l'adversité galvanise les forces de la Résistance autant que celles de la Collaboration. Comme un air de Verdi, par sa force mélodique, le chant peut être retenu en une seule écoute et donc rapidement transmis, de bouche à oreille, sans transcription.

Dirigé par le grand peintre régionaliste Joseph Reichlen, le monumental recueil de légendes et son chansonnier de 200 titres en trois volumes, paroles et musiques, accueille dans une prestigieuse édition gruérienne gravée et imprimée à Leipzig l'essentiel de l'immense répertoire fribourgeois. *Conto dè Grevire, Ranz des vaches...* tout y est mais pas *Le Vieux Chalet* publié dans *Nos Chansons* pratiquement simultanément.



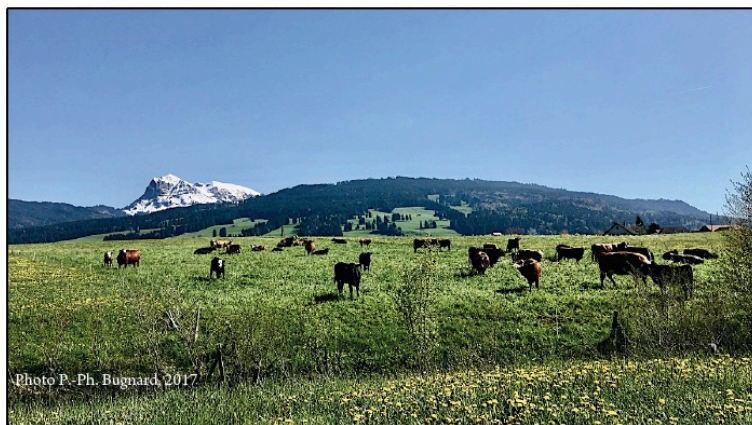
La Gruyère illustrée (I/1890 – VIII/1913, 44 cm)

La plus remuante, *Le Ranz des Vaches*

Ce chant est une institution depuis les premières transcriptions alémaniques du 16^e siècle et surtout depuis le *Dictionnaire de musique* de Rousseau, en 1767, qui en fait une cause de nostalgie irrésistible pour les mercenaires suisses. Appel au bétail, inventaire du troupeau, incidents de la vie sur l'alpe. L'effet de l'appel sur les vaches n'a d'égal que celui sur les gens. À l'origine, il s'agirait d'une imitation avec la bouche de deux notes prolongées de l'alphorn disent les folkloristes.

La première herbe (Vaulruz devant le Moléson)

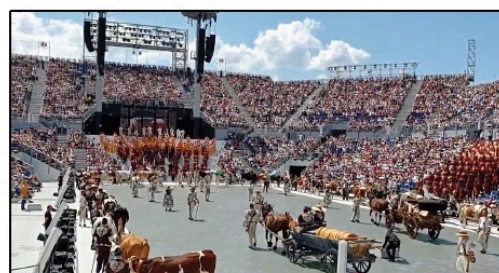
Le *Ranz des vaches* est un hymne au troupeau et à ses armaillis. La saison commence aux gîtes de printemps, passe par les remues entre chalets d'alpage, ici encore sous la neige, avant le retour aux gîtes et à l'écurie pour l'hivers.



Des *Kuhreihen* ou ranz des vaches, il y en a partout dans les Alpes, par tradition orale. Celui d'Appenzel recense les 27 têtes et leurs robes d'un seul paysan du 18^e siècle. Mais c'est *Le Ranz des vaches de la Gruyère, Les Armaillis des Colombettes*, qui devient l'emblème d'une relation triptique sacrée montagne-vache-berger, à la ville comme à la montagne, à partir de sa publication en France en 1813 et de la Fête des vigneron de 1819, à Vevey où transitent les gruyère d'alpage pour la France. Depuis, le célèbre air accompagne le «point culminant» de la Fête avec l'entrée du troupeau gruérien dans l'arène où la nation célèbre les valeurs de l'alpe.

Un des solistes emblématiques du *Ranz*, le notaire Placide Currat de Grandvillard, l'entonnera après les Fêtes de 1889 et 1905 jusqu'au Trocadéro et à la Scala. Personne ne chante en patois ses 19 couplets. On ne fredonne que le refrain, connu au-delà du pays, culminant dans le mythique *Lyoba por aria* !

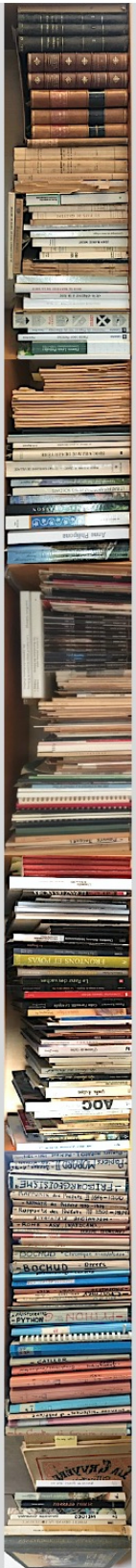
L'histoire est aussi truculente que celle du *Conto dè Grevire*, mais comme elle est restée en patois, elle a passé toute éventuelle censure : un torrent impétueux bloque le troupeau, les armaillis redescendent réclamer une prière au curé qui leur demande un fromage en échange. Futés, les garçons disent au curé d'envoyer sa servante le chercher. Madré, le curé répond qu'il craint pour elle, qu'ils pourraient en profiter... on se récrie et finalement le curé fait la prière, les hautes eaux baissent et le troupeau passe. Ceux qui suggèrent d'en faire l'hymne national fribourgeois n'ont probablement jamais bien saisi la malice du récit.



Fête des Vignerons de Vevey 2019, l'entrée du troupeau, du train de chalet et des armaillis gruériens

Par nostalgie alpestre, sentiment patriotique envers les origines montagnardes du pays, par romantisme ... les raisons de l'engouement pour le *Ranz des vaches* lors de l'entrée du troupeau aux Fêtes des vigneron ont varié durant deux siècles. Aujourd'hui, pour quelle raison cet air gruérien si simple et si ample est-il entonné par 15 x 40'000 spectateurs ... à partir du 3^e refrain ?

Cliché d'écran, <https://www.youtube.com/watch?v=3HP9d4RPoAw> (consulté le 11.06.2020)



Fiche 23r° Cinq mètres de livres pour 23 fiches de confinement

Fin février 2020. Nous voilà tous confinés du coronavirus pour un temps indéterminé. Autant qu'à faire pourquoi ne pas transformer l'occasion. Je suis historien et enseignant retraité. Je regarde ma bibliothèque. Ce que j'ai à disposition sans sortir de chez moi devrait me permettre de faire une petite histoire de la Gruyère... à mettre en ligne. Cinq mètres de monographies et de documents sur l'histoire de ma région, c'est la portion thématique la plus mince de mes rayonnages. Les sections "Histoire du canton", "Histoire de la Suisse", "Histoire de l'éducation", "Histoire urbaine", "Histoire générale"... sont mieux achalandées, pour des domaines certes en principe relativement plus larges.

Donc, ce sera une courte histoire globale de la Gruyère. Une région, une petite région, c'est une commode unité d'étude, tant pour ses dimensions dans l'espace -500 km², 36 villages- que dans le temps -un millier d'années depuis la genèse du Comté-. Il me semble avoir sous la main ce qu'il faut. Le Musée gruérien prend en charge la mise en ligne au rythme de deux fiches par semaines. J'en prévois une vingtaine, de mars à juin. Pourquoi la cuisine ou la police auraient-elles l'apanage des fiches ?

J'ignorais dans quoi je mettais mes pantoufles de confiné ! Si les premières fiches sont assez vite élaborées sur des bases existantes, très vite je me rends compte de la complexité de la tâche : réduire cinq mètres de documentation en 23 fiches de 30 pages ! L'histoire de cette «commode unité d'étude» se révèle... infinie. La dimension de ce qui n'est qu'un des sept districts actuels du canton de Fribourg est trompeuse. La Gruyère, c'est un pays à elle seule. Peut-être même une civilisation si l'on observe qu'on a bien là cet «ensemble de phénomènes sociaux communs à une grande société», selon le Robert... sauf qu'ici, la «grande société» est réduite à un ensemble minuscule ! Ça commence par une histoire propre, jusqu'à la refonte du comté médiéval dans trois cantons. Puis une histoire dans le cadre de la partie devenue fribourgeoise, la partie majeure et centrale, autour de l'ancienne résidence comtale, Gruyères, où se forge une identité originale, avec une mentalité (frondeuse), une économie (du gruyère), une culture (un patois, des légendes, une littérature, une poésie, une chanson, une architecture rurale, un mobilier, des traditions...) originales... -et il en manque des fiches sur tous ces sujets-, bref une histoire tout à la fois constitutive de celle de son canton d'adoption et construite en s'opposant à ses mainmises.

Une histoire vagabonde Il a donc fallu consulter des publications par dizaines, pour chaque fiche, choisir quelques sujets, renoncer à mille fois plus, au fur et à mesure que je mesurais réellement les apports de tant de collègues historiennes et historiens, de l'unique auteur de la première histoire générale du comté (Jean-Jacques HISELY, *Histoire du Comté de Gruyère*, 5 volumes, 3'000 pages, 1851-1869, (Fiche 9a), aux 50 auteur.e.s de la dernière histoire générale de la Gruyère (5 tomes, un CD de documentation sonore et iconographique, *La Gruyère dans le miroir de son patrimoine*, 2011). Et je précise que mes cinq mètres de rayonnage ne renferment, et de loin, pas tout. Mais c'est la règle du confinement : se débrouiller avec ce qu'on a, plus les ressources du NET, en particulier celle du «dictionnaire à 100 millions», comme je l'appelle, l'incroyable *Dictionnaire historique de la Suisse*, le DHS, désormais intégralement en ligne, textes et images -«à 100 millions» parce que c'est ce qu'il a coûté aux citoyennes et citoyens du pays dont il fait toute l'histoire, en 13 tomes de 900 pages chacun-.

Un exemple de fiche manquante (parmi cent autres)



L'histoire de ce lac dont l'écrin est la Basse-Gruyère n'est pas faite dans ces fiches : ce serait celle, tout à la fois, de la disparition d'un patrimoine, comme le pont de Thusy, et de l'infrastructure industrielle du second 20^e siècle, par le barrage de Rossens, avec la formation du «plus beau lac artificiel d'Europe» selon la publicité touristique (Photo P.-Ph. Bugnard, 2016).

Une exception : insatisfait d'une explication sur l'affaire de la révolte fiscale de Jaun en 1635, il a bien fallu me rendre au Musée gruérien pour consulter la source première... réussir à l'obtenir -elle était réservée à la consultation sur place et j'ai donc photographié ses 40 pages en allemand (sans les annexes) pour rédiger un seul petit paragraphe d'une fiche, au plus près des conclusions de la recherche historique sur ce point-. Incommensurable le travail de mes confrères, en l'occurrence issus ici de la partie alémanique du district et du canton, avec une contribution d'une rigueur historiographique à toute épreuve, pour une micro-histoire consacrée à une anecdote apparemment insignifiante et pourtant si révélatrice du riche et complexe passé gruérien (Fiche 19). Tout ça pour un paragraphe ! La Gruyère en valait bien la peine...

Comment réduire cinq mètres linéaires de documentation sur la Gruyère en 23 fiches de 30 pages ?